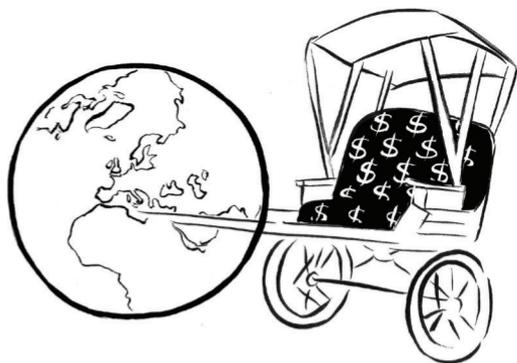


Philippe MASSOT-BORDENAVE

Questions contemporaines

LE TRAVAIL EST-IL ENCORE PORTEUR DE VALEURS ?



Questions contemporaines

L'Harmattan

Le travail est-il encore porteur de valeurs ?

Questions contemporaines

Collection dirigée par B. Péquignot, D. Rolland
et Jean-Paul Chagnollaud

Chômage, exclusion, globalisation... Jamais les « questions contemporaines » n'ont été aussi nombreuses et aussi complexes à appréhender. Le pari de la collection « Questions contemporaines » est d'offrir un espace de réflexion et de débat à tous ceux, chercheurs, militants ou praticiens, qui osent penser autrement, exprimer des idées neuves et ouvrir de nouvelles pistes à la réflexion collective.

Dernières parutions

Hamdou Rabby SY, *La Révolte de l'Universel. Pour une autre vision de la mondialisation*, 2016

Nicole PERUISSET-FACHE, *La Vraie Vie est absente. Regard anthropologique sur notre monde*, 2016.

Bernard SABY et Dominique SABY, *Compétitivité, mercantilisme et guerre économique*, 2016.

Jacques CROIZIER, *De quoi Dieu est-il le nom ? Les fièvres religieuses actuelles et l'esprit du capitalisme*, 2016.

Koffi Martin YAO, *Famille entre Contradiction et Espérance, Situation contemporaine de la famille en Europe*, 2016.

Jean-François SIMONIN, *Anticiper à l'ère de l'anthropocène*, 2016

Stéphane CALANDRA, *Les natures des Calanques. Représentation de la nature dans les Calanques*, 2016

Luc DAUDONNET, Max MEMMI, *Pour un nouvel humanisme. Cette France dont nous rêvons*, 2016

Roger BENJAMIN, *La gauche, une notion incertaine ; le socialisme, un idéal dévoyé*, 2016.

Elysée SARIN, *Un demi-siècle de syndicalisme en France suivi de La voie judiciaire. État des lieux*, 2016.

Hervé PIERRE, *Le Désenchantement américain, de l'aube républicaine au crépuscule impérial, la fin du mythe*, 2016

Jean-Michel TOULOUSE, *Que faire pour changer la société capitaliste ?*, 2016

Philippe MASSOT-BORDENAVE

LE TRAVAIL EST-IL ENCORE
PORTEUR DE VALEURS ?

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2016
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
<http://www.harmattan.fr>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
ISBN : 978-2-343-08822-8
EAN : 9782343088228

À Herlem, pour son aide et son soutien,

INTRODUCTION

*« Donne-moi tes pauvres, tes exténués qui en rangs pressés
aspirent à vivre libres, le rebut de tes rivages surpeuplés
envoie-moi, les déshérités que la tempête me les apporte, de
ma lumière, j'éclaire la porte d'Or ».*

Statue de la Liberté New York

Le monde est peuplé d'êtres humains qui sont dotés de multiples facultés. Ces capacités nombreuses leur ont permis, pour un temps qui est le nôtre, d'occuper le sommet fort étroit de la pyramide écologique. Combien de temps durera cette période, nul ne peut le savoir, mais les climatologues ne sont pas toujours optimistes.

Cette tautologie nous oblige cependant à une double interrogation. Pourquoi sommes-nous parvenus au sommet de cette pyramide alors que l'homme ne possède pas au regard de l'évolution des caractéristiques exceptionnelles ? La seconde interrogation peut apparaître à certains comment une injonction. Comment faire pour maintenir cette place unique que personne pour le moment ne semble vouloir nous contester ? Notre plus grand ennemi semble être notre semblable ou quelques petits virus et autres parasites qui nous rendent la vie impossible.

L'Évolution du Monde ne cesse de perturber les esprits. Pas un jour sans que l'actualité ne parle d'économie cela constitue même le travail de nombreuses personnes employées par les chaînes d'information continue et les médias sociaux – ne nous informe sur un ton, en général alarmiste, qu'une profession se sent menacée. Hier, c'étaient surtout les paysans qui par gros bataillons occupaient nos rues ; aujourd'hui, peut-être en raison de leur corporatisme, ce sont les chauffeurs de taxis, les médecins, les notaires, les pilotes d'avions, les enseignants, les parents d'élèves.

Commencer un ouvrage qui désire traiter d'un sujet sérieux par une telle banalité peut sembler étonnant et peut laisser penser que le but final d'un propos n'est pas de conduire à une réflexion globale sur la place de la relation de l'homme avec l'univers qui l'entoure, mais plutôt à une critique cynique de notre système d'organisation tel que nous le percevons tous les jours.

Pourtant, si on y regarde de plus près, la plupart des livres d'économie ou d'économie politique, développent une idée similaire tout au moins dans leurs premiers chapitres. Certains que l'on nomme « déclinistes » vont même jusqu'à publier des essais uniquement fondés sur une critique facile de notre système productif. Cela est également le cas lorsque ces ouvrages, plus ou moins savants, plus ou moins anciens, plus ou moins polémiques, abordent le thème toujours présent du **travail**.

Le travail n'est que l'expression que l'homme a trouvée pour imprimer sa marque, son empreinte sur la planète. Pour s'en convaincre, il suffit de se demander si les autres êtres vivants qui peuplent notre planète travaillent. Le jardinier lorsqu'il parle des plantes et des arbres au printemps indique qu'ils travaillent. La nature se modifie tous les jours par un mécanisme que personne ne maîtrise.

De même peut-on considérer que, dans le monde animal, il y a un véritable travail. Lorsque qu'un lion ou plus exactement une lionne part en chasse le matin pour nourrir sa famille, peut-on dire qu'elle part au travail à l'image du cadre de La Défense qui chaque matin prend le RER depuis son pavillon de banlieue ? L'action n'est-elle pas comparable ? Le temps passé n'a-t-il pas le même but : celui de perpétuer l'espèce au-delà de celui d'assurer sa propre survie ?

L'exemple de l'oiseau qui construit son nid qui doit permettre la reproduction n'est-il pas du travail à l'image du travailleur qui 35 heures par semaine consacre son énergie afin d'obtenir un salaire qui lui permettra le remboursement du crédit qui lui a été accordé pour acheter une modeste habitation ? La personne sans emploi qui, à l'aide de matériaux de construction achetés ou recyclés, construit sa maison n'est-elle pas elle aussi un travailleur qui réalise, à l'image de l'oiseau, une auto construction ?

Cependant, les économistes, principalement les plus libéraux d'entre eux, préfèrent à cette image trouble de l'oiseau – un oiseau est en général le symbole de la paix et de la liberté – l'image des fourmis ou des abeilles, plus proche du travail. Les fourmis sont une illustration bien pratique de ce que certains voudraient bien que l'homme soit, un travailleur silencieux qui connaît la tâche spécialisée qu'il doit accomplir, une organisation sans faille, au service d'un but unique, sous la direction d'une autorité qui possède des caractéristiques telles que son pouvoir représenté par son management fondé sur l'élitisme (la reine de la fourmilière) ne peut en aucun cas être contesté. Les fourmis ouvrières sont contrôlées par une police et une armée chargées de défendre la colonie contre les intrus mais peuvent également prendre en charge les individus qui par déviance auraient un comportement contraire à la règle commune. Pour les économistes, les fourmis possèdent la rationalité qui les conduit à agir en fonction d'une règle prévisible, une qualité qu'il conviendrait d'étendre à tous les individus.

Mais si l'on y réfléchit, le seul travail des fourmis n'est que de maintenir leur espèce en vue de perpétuer une reine dans une activité de loisir total, sans aucune modification notable de son environnement, une organisation parfaite aux yeux

de certains, mais sans but véritable autre que la satisfaction d'un unique bonheur, celui de la reine.

Un économiste doit-il attendre d'une colonie de fourmis la compréhension des phénomènes des hommes et des femmes qui peuplent notre planète ?

Heureusement pour les humains, aucun économiste ne fut jamais assez stupide pour s'aventurer dans un tel raisonnement dont le côté paradoxal le conduit dès les premières lignes à renoncer à toute démonstration. Il est également conscient du caractère spécifique de l'être humain, de sa place tout à fait originale dans l'évolution des espèces et de son rôle de transformateur, de fabricant, de travailleur du Monde.

La prospective, le sens de l'histoire sont les choix favoris d'une introduction d'un sujet traitant d'une science humaine dont les phénomènes étranges ne manquent jamais de surprendre les chercheurs, plus habitués à la rectitude des facteurs constants et des variables mises en équation qu'aux choix souvent irrationnels d'une espèce devenue maîtresse de sa planète.

Il est par ailleurs fréquent que cette référence à l'Histoire ou au moins à l'évolution historique, souvent proche de la micro-histoire, rende la lecture passionnante mais aussi rapidement obsolète. Combien d'ouvrages dans leurs propos introductifs, sans doute pour flatter le futur lecteur, comportent une formulation sur la nécessaire obsolescence des livres passés, des théories historiques, pour ne garder que le côté moderne ou moderniste du développement conduit par le dernier expert de la cause !

Si l'on parle des ouvrages d'économie (nous avons en premier lieu une vision économique dans notre propos), le plus célèbre d'entre eux est certainement, tout au moins

dans l'ordre chronologique, la **Richesse des Nations** qu'Adam Smith fit paraître en 1776. Il peut servir de référence. Cet ouvrage capital ne fait pas exception à la règle que nous venons d'énoncer, tout au plus en fixe-t-il probablement les règles en inscrivant les phénomènes économiques et, en premier lieu, celui du travail dans un profond processus historique dont il décrit longuement l'évolution pour en développer ensuite le futur.

Alors interrogeons-nous sur un certain nombre de changements que des économistes plus contemporains que le très classique Adam Smith aiment à nous faire partager :

Le monde change tous les jours ; il nous rapproche inévitablement d'un avenir que l'on juge toujours incertain : l'homme depuis longtemps vit avec et au milieu de cette angoisse.

Il a réussi à juguler cette crainte par le recours déjà ancien à des mondes futurs, des mondes qui transcendent son propre destin en un destin universel qui souvent devient alors collectif.

Il a souvent confié, au cours de l'histoire, cette partie de lui-même au religieux qui lui fournit ainsi une aide pour forger son destin individuel et le fonde dans celui d'un groupe plus large. Le religieux n'a souvent pris cette charge que contre une rançon importante, rançon à payer en échange en monnaie universelle, la monnaie des dieux. Dans sa vie ordinaire, une vie ordonnée faite de contraintes et de frustrations multiples et quasi permanentes, l'homme doit conduire sa vie en suivant les préceptes d'un maître qu'il a lui-même plus ou moins volontairement choisi.

Le monde change également car il est le résultat du fruit de l'accumulation de nos richesses tant physiques qu'intellectuelles. Elles sont créées, produites puis

transformées. Depuis le jour où l'homme a réussi à transformer le flux de son travail en stock matériel et immatériel, il s'est ouvert un avenir fait de sécurité mais également de peurs et de convoitises, notamment la peur de voir disparaître les stocks si durement constitués par des générations de travailleurs. Cette peur l'ancre profondément dans son monde actuel ; ce n'est plus aux divinités qu'il peut s'en remettre si une catastrophe survient, mais bien aux autres hommes, toujours prompts à convoiter son bien si chèrement préservé, mélange de fierté et de vanité.

Les dernières décennies ont été l'objet de changements majeurs dans nos économies appartenant au monde dit développé.

Si l'on considère l'économie comme la science des ressources rares ou d'une façon plus générale comme la science qui vise, par la combinaison la plus adéquate possible entre le facteur travail et le facteur capital à créer des richesses, les changements économiques sont alors des changements qui affectent notre vie quotidienne tant dans l'aspect de la production desdites richesses que par leur nécessaire redistribution. L'accumulation récente, sans précédent, des richesses a conduit à des bouleversements dans les comportements humains.

Ainsi est-il couramment admis dans la plupart des cercles des économistes orthodoxes ou chez les néo-libéraux que le facteur capital est maintenant celui qui doit être privilégié ; on parle aussi de politique de l'offre.

Le capital est le symbole de nos économies particulièrement occidentales que l'on qualifie quelquefois de capitalistes. Ce terme galvaudé ne possède guère d'autre signification que celle de sa prévalence pour l'argent. Le terme, à d'autres

époques et sous la plume de certains, passait presque pour une injure. Le vocable est maintenant tombé pratiquement dans le langage commun ; il y est presque devenu le synonyme d'économie.

Le capital est cependant l'objet de toutes les attentions ; cela serait peut-être une explication bien facile par ses fonctions, son côté matériel et concret qui le rendent plus facilement quantifiable, analysable et matérialisable dans un monde occidental orienté vers le rationnel, le matériel, un monde qui semble définitivement débarrassé de son merveilleux, un monde désenchanté.

Le capital est partout ; en posséder une part n'est plus l'apanage des personnes qui en font leur métier. Comme l'indiquent les journalistes économiques, les fonds de pensions ne sont-ils pas le symbole de l'épargne bien gérée ? Le capital est accessible à tous par un simple clic de souris. Une action ce n'est pas cher... Et dans action... il y a déjà presque bonne action.

En revanche, par un effet de miroir, le deuxième facteur, le travail, est devenu le mal-aimé de notre civilisation. Le premier signe de désamour se situe au niveau de sa nature. Si le capital est concret, quantifiable, multipliable, divisible, le travail ne présente naturellement aucune de ces caractéristiques si symboliques de la civilisation occidentale. Le quantifier c'est ouvrir un débat pour le moment insoluble dans certains pays. Il faut définir une durée de travail maximale et minimale, un temps de travail effectif, un temps de fin de travail, un temps de vacances, un temps de départ à la retraite...

Le travail présente également le fort handicap dans nos civilisations mécanisées d'être souvent substituable au moins en apparence par des machines, donc par du capital. Le cas inverse, si la situation est en théorie possible, ne

représente que des cas très rares, dont la rareté en fait de bons exemples pour l'application de la règle générale.

La dernière caractéristique constitue probablement son pire crime : le travail est le fruit de l'activité de l'homme.

Dans un monde qui se veut tous les jours plus tourné vers la technique et la science, le fait de devoir compter sur un facteur qui dépend d'un être animé, d'un être vivant qui pense, cela semble pour beaucoup une simple aberration. Le monde contemporain s'est forgé dans un premier temps grâce au travail du cheval ; ce dernier a rapidement abandonné la partie, pour être remplacé par son frère à vapeur, électrique et au Diesel. L'équidé coule aujourd'hui la plupart du temps des jours heureux, n'ayant plus qu'une activité hebdomadaire dans des lieux où l'herbe est verte et grasse, les paris en monnaie multiples et généreux. Hélas ! pour les économistes et pour les hommes eux-mêmes, nous n'avons pas encore suivi le même destin.

Que se passe-t-il depuis trente ans dans les pays du Nord ? Le niveau de production de richesses atteint des sommets, le capital coule à flots mais le travail se fait tous les jours plus rare. Il devient rare, mais cependant cette rareté n'est pas sa principale caractéristique ou source de désamour. En plus de devenir rare, il devient une source de souffrance. Bien souvent l'activité professionnelle du fait de l'éclatement des horaires ne permet même plus d'assurer sa subsistance et les phénomènes de vie chère connus au début du siècle dernier refont leur apparition. Les exclus ne sont plus uniquement des personnes sans emploi mais également des travailleurs pauvres, des travailleurs précaires.

Malgré cela le travail est devenu de plus en plus indispensable ; sa seule forme salariée, si possible à temps plein, sans limitation de durée, est devenue dans notre pays,

le support de nombreux droits objectifs mais également subjectifs.

Le travail salarié est devenu la clef de la vie sociale en commun, le partage d'un certain style de vie. Sans travail, le citoyen rejoint rapidement la cohorte d'une nouvelle forme de ségrégation, les Exclus, personnages que l'humanité ignore : dont la terminologie populaire et audiovisuelle indique bien à quel point notre société les met entre parenthèses, le temps de leur pénitence.

Nous avons construit jadis des léproseries avec de hauts murs qui avaient au moins le mérite d'être facilement identifiables ; aujourd'hui si l'exclusion persiste, les murs physiques ont disparu, pas la ségrégation souvent faite de multiples murs de verre invisibles uniquement de ceux qui ne les rencontrent pas.

Le travail, devenu indispensable et excluant, concerne la grande majorité des citoyens ; il ne fait pas l'objet de beaucoup d'interrogations sur son essence.

Si le capital dont la contribution à l'économie fait l'objet d'une formalisation importante et continue par de nombreux économistes orthodoxes, le travail lui n'est souvent analysé que comme une simple variable. Les étudiants en école de commerce se pressent en général aux cours de finance ; certains se perdent cependant dans des cours de GRH, Gestion des Ressources Humaines (le travail n'est vécu que comme une Variable Ressource).

Pour les économistes, les gestionnaires, les managers, le terme employé dans le meilleur des cas durant ces exposés est celui de la **valeur Travail**. Or ce terme, outre le fait qu'il fait référence à un terme très précis en économie, a pour lui l'avantage du flou auprès d'un public moins connaisseur.

Cet essai a pour but principal de dégager de ce flou un certain nombre d'idées au sujet du travail, en particulier de constater qu'il est plus logique de parler des **valeurs contenues dans le travail que de l'unique valeur du travail.**

Il convient également, une fois la différence sémantique faite, de savoir dans quelle mesure une meilleure compréhension du phénomène du travail peut permettre de mieux le comparer au capital en termes de contribution à la création de richesses qui est la définition que nous avons donnée de la démarche de l'économiste.

Le fait de constater que le travail, ainsi que ses valeurs, doit prendre une place prépondérante dans le développement économique relève d'une démarche globale consistant à remettre l'homme au cœur du processus économique. Si l'on doit comparer le travail et le capital, il faut les comparer à l'aune du marché qui est pour les libéraux le lieu de tous les arbitrages.

L'économie classique depuis David Ricardo (1772-1823) a mis le marché au centre du raisonnement. De nos jours, dans sa version ultra-libérale, ordo-libérale, ou pour les tenants d'une économie sociale, le marché est toujours considéré comme le lieu où se forme le point d'équilibre, c'est-à-dire le lieu où les équations trouvent à la fois leurs sources et leurs justifications. En économie néo-classique le marché se caractérise par :

une atomicité, c'est-à-dire une abondance d'offreurs et de demandeurs. Dans ce cas précis, on peut dire que le travail représente les millions d'individus qui se pressent pour en avoir un. Ainsi le phénomène du travail semble bien devoir se conformer à la première caractéristique.

L'homogénéité : C'est-à-dire que les entrants sur le marché auraient tous des caractéristiques sinon similaires du moins homogènes. C'est le grand principe de la mondialisation que les économistes veulent répandre parmi les peuples du monde entier. Un homme qu'il soit présent en Europe ou en Afrique possède vis-à-vis du travail des caractéristiques assez semblables. Si en fonction d'une éthique et d'une conception humanistes, cet argument semble irréfutable, il fait fi de tout un environnement culturel et social qui fait le propre de la personne humaine.

Enfin, **la Transparence de l'information et plus généralement de la symétrie dans la transaction**, c'est-à-dire que les contractants doivent être non seulement dans un rapport de force, équivalent mais également disposer d'informations valables et véridiques l'un sur l'autre.

On voit dans cette dernière caractéristique que dès le départ le contrat de travail ne peut répondre à ce critère. Le travail, s'il doit être lié par un contrat, sera forcément inégalitaire entre un employeur qui détient le pouvoir sous la forme de l'outil de production et un travailleur qui lui ne dispose à l'origine que de son temps de vie, d'une force que l'on appelle force de travail.

Pour cette raison première, les rapports entre ces deux entités est toujours empreint de méfiance. Le code du travail est en conséquence obligatoire pour régir les échanges. Les législations en place sont fort variables suivant les histoires nationales. Certains font confiance aux contrats qui privilégient la liberté et la flexibilité, alors que d'autres ont recours à la réglementation qui privilégie la sécurité mutuelle mais induit une certaine exigence quant aux comportements de l'ensemble des agents économiques.

Si l'on considère que le travail doit faire l'objet d'un marché, qu'il doit être un marché concurrentiel, alors il faut en tirer les conclusions quant à ces fondamentaux.

Le travail ne peut correspondre à la théorie développée par Alfred Marshall (1842-1924) : la confrontation de l'offre et de la demande, dans un marché concurrentiel qui permet de prédire à la fois le prix et les quantités de biens échangés (produits manufacturés, matières premières, obligations, actions...). Ce point d'équilibre théorique correspond au prix pour lequel les vendeurs sont disposés à fournir la même quantité de biens que les acheteurs veulent acquérir. Cela suppose que les acteurs aient un comportement rationnel et soient uniquement préoccupés par le prix.

Il est certain que le marché du travail, si l'on doit appliquer ce terme qui semble ici abusif, ne répondra jamais à la définition académique. De nombreux emplois sont, d'après les organismes chargés des statistiques sur l'emploi, non pourvus dans notre pays. Or, selon la définition des économistes, un comportement rationnel conduirait à augmenter le salaire proposé jusqu'à ce qu'un candidat accepte le poste. Mais dans ce cas l'offreur dirait qu'il perd de l'argent...

Le terme valeur travail sur lequel nous reviendrons est cher aux économistes mais est insuffisant pour expliquer les comportements humains qui ne sont pas aussi rationnels que les équations mathématiques. Les multiples théories des jeux semblent vouloir nous indiquer que la question du travail ne peut être résumée par des nombres aussi complexes soient-ils.

Le travail touche tous les êtres qu'ils soient des *homo aeconomicus* ou des *Homo sapiens*, des « *Homo laborans* » ou des « *Homo vetaeans* ». Il convient donc de parler plus des Valeurs du travail que de la Valeur Travail.

C'est à cette exploration que nous vous invitons. Dans un premier temps nous allons indiquer pourquoi le travail est paradoxal et ne peut avoir le comportement d'un bien économique ordinaire. Afin de bien en comprendre les spécificités, il est dans un autre temps souhaitable d'en faire un historique : comprendre d'où nous venons peut être important pour une projection vers le futur. Au travers d'exemples extrêmes, décrits sous la forme de véritables études de cas, nous tenterons d'en comprendre puis d'en modéliser les valeurs. Enfin dans une dernière partie, nous envisagerons un futur au travail, car propre de l'homme le travail est une activité qu'il ne semble pas encore prêt à abandonner... Que ferait-il sans cela ?

LES PARADOXES DU TRAVAIL

Premier paradoxe du travail

Le travail est la valeur cardinale de nos sociétés ; sa forme standard est le salariat. Cependant, pour les individus, le travail lui-même devient de plus en plus rare. Si l'on prend en compte les chiffres de l'INSEE, la situation semble, sur une longue période et malgré quelques variations momentanées, très claire : On passe de 700.000 chômeurs en 1972, c'est-à-dire salariés sans emploi, à 2,6 millions en 1995, pour aujourd'hui en 2015 atteindre 3,5 millions. Si ces chiffres peuvent être contestés, ils sont certainement une fourchette basse de la réalité car ils ne prennent pas en compte les salariés potentiels qui ont renoncé à chercher un travail ainsi que les personnes en formation qui perçoivent eux une rémunération de substitution.

Mais au-delà de cette rareté de l'emploi qui n'est pas une chose inhabituelle en économie, il faut prendre en compte l'ensemble des droits qui sont attachés à la qualité de salarié. Dans le domaine de la santé, de nombreux efforts sont faits tout particulièrement en Europe pour que les droits d'accès aux soins ne soient plus tout à fait reliés au salariat. Mais devant une médecine toujours plus performante et en conséquence souvent chère, une couverture complémentaire de qualité est souvent nécessaire.

Dès qu'un salarié a un projet personnel, comme par exemple l'achat d'une maison ou même bien souvent d'une automobile, voire d'un bien d'équipement ménager, l'organisme financier ou la banque lui demande de fournir une preuve de son salaire. Pour un chargé de clientèle dans une banque, fût-elle coopérative, tous les emplois ne se valent pas.